

John F. Hutchinson — *Politics and Public Health in Revolutionary Russia, 1890-1918*, Baltimore et London, The Johns Hopkins University Press, 1990, xx, 253 p.

Au début du vingtième siècle, l'état de la santé publique à l'intérieur de l'empire russe est lamentable; cela s'explique largement par la pauvreté et l'ignorance des masses, l'indifférence des gens fortunés et l'absence d'un leadership résolu. L'expérience vécue lors de l'épidémie de choléra en 1892-1893 révèle, tant au niveau central que local, les lacunes de l'administration médicale — « confusion, overlap, disorder, and inefficiency » (4); « a shambles » (13) — et illustre le besoin d'une action coordonnée afin de remédier à de telles carences. Tout le livre de John F. Hutchinson se résume à savoir qui, de la bureaucratie tsariste (essentiellement celle du ministère de l'Intérieur) ou des médecins de communautés (*obshchestvennye vrachi*), parviendra à contrôler l'administration de la santé publique.

L'enjeu est évidemment de taille, car si l'objectif ultime reste le même — « (t)he struggle to make Russia healthy » (xv) ou, en russe, *ozdorovlenie* —, les incidences en sont aussi bien médicales que morales et politiques. Que les heurts aient été nombreux dans un système autocratique comme celui des Romanovs ne devrait pas surprendre : l'idée de collégialité, de décentralisation, d'autonomie à l'échelle locale est carrément perçue comme une menace par le pouvoir établi, ou encore, opposition entre autorité du savoir et autorité de la fonction, pour reprendre l'heureuse expression de l'auteur. Revoyons les principales étapes.

L'année 1905 offre aux médecins les plus engagés, regroupés au sein de la société Pirogov, la possibilité de s'exprimer sur les plans professionnel (la recherche d'un statut de corporation) et politique (en dénonçant le régime tsariste parce que principal obstacle à l'amélioration de la santé publique). Ces heures de gloire seront pourtant bien courtes. Ayant survécu à la vague révolutionnaire et profitant d'un certain découragement parmi les médecins, le régime tsariste s'attèle résolument à la tâche : tout d'abord, avec Stolypine, qui règle ses comptes avec les tenants de la ligne radicale, et ensuite, avec le monarchiste G.E. Rein, aiguillonné à son tour par l'éclosion d'une épidémie de choléra en Russie du Sud (1910). Ce dernier, ne voyant aucun conflit entre tsarisme et *ozdorovlenie* (pour lui, en effet, le médecin n'est pas un professionnel au service de la société, mais plutôt un serviteur de l'État), propose, en 1914, tout un train de réformes visant à accroître de façon notable l'autorité de l'État sur la gent médicale. La guerre de 1914-1918 interrompt, cependant, les projets ambitieux de Rein. L'impréparation du service médical de l'armée, doublée de l'ampleur des problèmes posés par la durée de la guerre (insuffisance des ressources, menace d'épidémies de choléra, de fièvre typhoïde et de dysenterie créée par le problème des réfugiés agglutinés à des armées russes en retraite), offre aux médecins de communautés une chance inattendue de montrer ce qu'ils peuvent faire — en dépit de l'obstruction administrative du gouvernement en place (symbolisée par le comportement du prince Ol'denburg à la tête de la Croix Rouge, ou encore, par le refus d'affecter des sommes d'argent supplémentaires).

L'année 1917 se révèle un grand désappointement pour ces médecins de communautés qui espéraient que le renversement du tsar Nicholas II paverait finalement la voie à une réorganisation de la médecine russe sur une base de décentralisation et de collégialité. Au contraire, le gouvernement provisoire, parce que déterminé à poursuivre la guerre, impose ses priorités : la mobilisation des médecins afin de répondre aux besoins insatiables de l'armée. Ce choix politique déclenche un processus de radicalisation au sein du Soviet de Petrograd et chez certains médecins qui affichent

ouvertement leurs sympathies pour le parti bolchévique (Z.P. Solov'ev et son nouvel hebdomadaire, *La vie médicale*, plus intéressé à l'amélioration de la santé de la population qu'à rencontrer les besoins de l'armée, étant le plus bel exemple). L'année 1918 allait finalement résoudre l'impasse en consacrant la victoire des centralisateurs : ainsi, si la société Pirogov dénonce d'abord publiquement (en 1917 et, à nouveau, en 1918) le régime bolchévique, la menace d'une épidémie de choléra en convainc certains (surtout des bactériologistes et des épidémiologistes) à collaborer avec le nouveau gouvernement; en outre, ce dernier couronne la réorganisation de l'administration de la médecine par la création, en juillet 1918, du Commissariat pour la protection de la santé, lequel place, fait nouveau, sous une même juridiction la médecine tant civile que militaire — ce qui permet à Hutchinson de conclure qu'« October had done far more than February to make possible a sweeping reform of the relationship between medicine and society » (194). Finalement, les six pages de la conclusion résument de façon admirable l'essentiel de ce livre qui complète bien le très bel ouvrage de Nancy M. Frieden, paru en 1981, *Russian Physicians in an Era of Reform and Revolution, 1856-1905*.

L'histoire administrative ou institutionnelle est rarement une lecture emballante : le livre d'Hutchinson ne fait pas exception à la règle (particulièrement le chapitre 6, « Medical Politics in the 1917 Revolution », où à peu près tout se résume à une suite de discussions, de propositions et de résolutions). Un tel reproche pourra sembler injuste, car l'auteur précise dès le départ (xvi) qu'il n'a pas voulu écrire une histoire de la santé publique, encore moins de la médecine russe. Souhaitons, toutefois, maintenant que les paramètres institutionnels ont été bien définis, qu'Hutchinson abordera dans un prochain livre des questions moins arides, comme la relation patient-médecin; la nature et l'impact des épidémies; la croissance démographique, le développement urbain et les progrès de la médecine; la persistance de pratiques magiques et superstitieuses à la campagne; le médicament, etc.

Le principal intérêt de cette étude très fouillée d'Hutchinson, il me semble, est d'ordre historiographique. Dans un long article devenu très célèbre, publié en 1964-1965 dans la *Slavic Review*, L.H. Haimson soutenait que le processus de modernisation de la Russie tsariste au tournant du siècle dernier, en créant une double polarisation entre ouvriers et société éduquée d'une part, société éduquée et gouvernement d'autre part, ne pouvait que déboucher, guerre mondiale ou non, sur l'effondrement du régime tsariste. Une telle interprétation, dite pessimiste, allait être reprise et développée par d'autres historiens (Von Laue, Mosse, Kennan, Hosking). En détaillant, dans les quatre premiers chapitres, le refus obstiné du gouvernement d'accepter généreusement la collaboration de ces médecins de communautés, convaincus, il est vrai, que le régime tsariste « was an insuperable obstacle to the progress of Russian medicine » (124), Hutchinson, sans aborder directement la question, ajoute un élément fort intéressant à cette controverse à propos de la relation entre modernisation et révolution.

Jean-Guy Lalande
Université d'Ottawa